

Chapitre I

La rencontre

Sans se douter un instant de ce qui adviendra de l'agitation de 1933, le peuple profite de quelques moments « paisibles ». Julien, citoyen français né le 16 janvier 1911 à Strasbourg, portera le matricule « 436 » pendant sa déportation en 1940 à Oranienburg, au nord de Berlin.

Fils de notaire à Strasbourg, son père sera secondé à l'étude par son épouse.

Ses parents, très préoccupés par leur travail, Julien fait ses premiers pas et balbutiements le plus souvent aux côtés de sa grand-mère maternelle française, dans le nord du pays.

Enfant unique aux cheveux très foncés, légèrement gominés, les yeux d'un bleu exceptionnellement azur.

Il conservera toute sa vie son côté artiste et exercera la profession de verrier à Sarrebourg en Moselle.

Rodolf, né le 7 avril 1910 à Bonn.

Citoyen allemand, il portera le matricule « 471 » pendant sa déportation en 1940 à Oranienburg, au nord de Berlin. Subira les mêmes sévices que tous les autres déportés, infligés par ses compatriotes.

Fils d'ouvriers dans une usine de chaussures à Bonn et unique par le décès brutal de son frère de deux ans son aîné en 1922.

Sa mère Frieda portera Rodolf au-dessus de tous les saints et son affection débordante le poussera à s'expatrier pour son travail dans une horlogerie à Sarrebourg, en Moselle.

Il vivra dans l'ombre de son frère pendant l'adolescence et ses souvenirs l'envahiront jusqu'à la fin de ses jours.

Cheveux blonds très raides, ses yeux bleus laissent échapper un regard écorché et craintif.

L'absentéisme de son père l'orientera avec ses propres faiblesses et sa sensibilité lors de sa maturité sexuelle.

Fin mars 1935, par un doux matin de printemps, Julien vadrouille un peu dans les rues de Sarrebourg avant de regagner la plus grande verrerie de Moselle. Un peu poète, il aime flâner en observant les oiseaux et les bourgeons. Il n'oubliera pas d'aller dans un café prendre une consommation de fin d'hiver : son élixir de l'inspiration, comme il dit.

Il demande au patron s'il lui était possible d'utiliser le téléphone. Julien est un habitué de ce rare établissement à avoir le téléphone dans la ville. Converser avec ses parents avant l'ouverture de l'étude à Strasbourg. Deux fois par semaine, il prend des nouvelles et conte à sa mère ses dernières créations de « soufflage ».

Son entourage sait ô combien son travail est d'une importance capitale pour lui. Le verre, c'est sa passion. Il salue le patron du café et son épouse.

– Salut l'artiste ! En forme pour le boulot ?

Tout en remettant son béret, il répond en souriant qu'une œuvre ne peut pas vivre du désœuvrement.

Sa démarche chaloupée ferait penser à un petit voyou des vieux quartiers. Son pantalon bouffant assorti à sa casquette lui donne vraiment l'allure d'un petit « brigand ».

Très attirant toutefois par sa sympathie, il a toujours des gestes bien élevés, des mots gentils et courtois avec la gent féminine.

Ses collègues le lui rendent bien. Surtout une, fascinée par son regard perçant. Ses yeux bleus déstabilisent.

Sur le grand boulevard, où trône son entreprise qui l'emploie depuis trois ans, il scrute les nouvelles têtes de la ville. À la recherche probablement de jeunes gens de sa génération pour bouleverser ses longues soirées de célibataire. S'encanailler quelque peu avec de nouveaux camarades. Très ponctuel et aussi précis qu'une horloge suisse, il s'active. Dans dix minutes, il devra revêtir sa blouse blanche et s'octroyer deux petites minutes pour chahuter et taquiner sa chef.

Il presse le pas dans la cour de son lieu de travail. Après trois marches, il marque un temps d'arrêt. Il sent qu'on l'observe. Un regard qui lui électrise l'échine. Il se retourne et aperçoit un jeune garçon très blond au-delà de la grille.

Ce fut rapide comme un éclair. Le jeune homme a disparu comme pris sur le fait d'un acte interdit, une bêtise...

Cette interpénétration l'a intrigué toute la journée. Au déjeuner à l'entreprise, son amie Jacqueline l'interpella :

– Julien, coucou, c'est moi... Tu as perdu ta langue ?

– Non, non.

Elle n'insista pas. Elle le connaît trop bien et devra rester discrète. Mais, son menton ne ment pas. Il paraît vraiment préoccupé.

Le soir, il regagna son petit appartement en plein centre-ville, se sert un coup et grille une sèche. Il n'allait tout de même pas se laisser perturber par un instant d'égarement d'un inconnu.

Ce n'est pas son style.

Cependant, le comportement du jeune homme était bizarre, presque anormal.

Julien s'est senti épié.

Le lendemain matin, il se réveille un peu pâteux. Non pas par les deux verres d'alcool bus la veille au soir, mais par une mauvaise nuit d'angoisse. Julien boit très peu, uniquement en fête, et quelques fois le samedi dans les boîtes de nuit.

La nuit lui parut longue et agitée par un pressentiment.

Julien est un très joli garçon et attire les regards. Une beauté pure parmi un univers viril. La lumière que ses yeux rayonnent fascine ses admiratrices et ses amis. Sa gentillesse déborde de générosité.

L'inconnu d'hier véhiculait des sentiments par un regard intrigant. Même si l'imagination de Julien est comme un port cosmopolite, il a trouvé ce comportement inhabituel. Il était décidé à le revoir. Bouleverser sa force tranquille. Chercher le hasard dans toute la ville.

Un sixième sens, comme à l'infini, lui commande de trouver ce qui le rendait hypnotique.

Avait-il rêvé ?

Était-ce une apparition ?

Enthousiasmé par le désir de trouver ce qui lui paraît tant réel ! Le désir est la racine de tous les maux.

Il se laisse guider par ses habitudes.

Comme un robot, il prit le chemin de son travail, tout en conservant l'espoir de rencontrer ce garçon au même endroit qu'hier.

Sur le boulevard de son entreprise, une centaine de mètres avant la grille, il distingue quelques personnes. Rien de très précis. Du moins, rien de très attirant.

Un peu déçu, il active le pas, arrive devant la grille d'entrée. Il ne voit rien. Il devient triste.

Ce galopin des faubourgs, de nature gai comme un pinson, se laisse transporter par son émotion. Un trouble remarqué par l'ensemble de ses collègues.

Julien casse un vase splendide, disposé à côté de sa table de travail. Il devient rouge de honte et de gêne.

– Alors Julien, on est dans les bras de Morphée ? Que t'arrive-t-il ? Tu as l'air tout chose. Tu es malade ? lui dit son amie Jacqueline.

– Non ! Non ! rétorqua-t-il. Tout va bien, un peu crevé...

– Amoureux ? lui lança sa chef, qui n'avait pas eu droit à sa petite taquinerie du jour.

– Très drôle ! répondit-il.

– Ce n'est pas grave, insista Jacqueline avec son accent alsacien, il faut ramasser tout ça et remettez-vous au travail !

Tous, cependant, étaient inquiets pour Julien.

Avait-il des soucis ?

Le midi, il resta silencieux pendant tout le repas. Il sortit ensuite dans la cour fumer une cigarette avant de reprendre son travail et fixer la grille fermée une dernière fois. Contrairement à ses habitudes, il a hâte que le soir arrive...

Dix-neuf heures, la sonnette retentit dans tous les services de l'entreprise. Même dans les moindres recoins des bureaux : du patron, du service de la comptabilité et celui du personnel.

Julien se dirige vers les vestiaires, retire sa blouse blanche, enfiler sa veste, se coiffe et met sa « gampette » en prenant soin de respecter le sens de ses cheveux noir ébène lisses et brillants comme les plumes d'un corbeau.

Les couloirs sont aussi longs que ceux d'une école secondaire. Il court jusqu'à l'escalier de la sortie, comme si on l'attendait. Il frissonne, il a la chair de poule. Il sent un appel venant du boulevard. *Que m'arrive-t-il ? Je deviens fou... Complètement marteau.*

L'inconnu est là. Il est caché derrière le mur gauche de la grille. Julien l'aperçoit. Son cœur bat la chamade.

Que pouvait-il bien attendre ?

Il décélère le pas, s'arrête, allume une cigarette et patiente, mine de rien. Il attend que la cohue évacue la courette de l'entreprise. Il verra bien... Malgré tout, Julien n'est pas intime avec la totalité des employés. Il y a des nouveaux. Il allume une seconde cigarette, lève les yeux ; il est toujours là... !

Il descend les deux dernières marches, la cour se vide. Il se dirige vers la sortie et l'homme prend la fuite. Démasqué, trahi par son indiscretion, il s'enfuit comme un voleur, traverse le boulevard pour regagner le trottoir d'en face. Julien le poursuit et l'interpelle.

– Hé... Mec... ! Hé ! Ho... ! Attends... ! Attends-moi !

Le jeune homme s'arrête de courir, mais ne se retourne pas. Il marche sur ce trottoir comme sur un terrible interdit. Julien ne tarde pas à le rattraper.

Arrivé à sa hauteur, il lui dit :

– Tu es pressé ? On prend un verre ?

L'homme ne se retourne toujours pas et semble feindre la présence de son interrogateur.

Julien insista :

– Tu es nouveau dans cette ville ?

– Oui ! répond-il timidement.

– Tu travailles ici ?

– Je suis horloger à Sarrebourg depuis deux semaines.

Julien remarque son accent, qui vient tout droit de l'autre côté de la frontière.

- Comment t'appelles-tu ?
- Rodolf, je suis allemand. Et toi ?
- Julien ! On entre dans ce café ?
- Si tu veux.

L'établissement du matin au quotidien de Julien qui se sent chez lui.

Ils s'installèrent instinctivement à une toute petite table au fond du café, à l'écart des oreilles indiscretes de tous les clients, nombreux à cette heure-ci de la journée.

Timidement, la conversation s'installe.

Plus à l'aise, Julien, bien que discret, improvise des questions. Ils commandent tous les deux une absinthe.

Premier goût en commun...

Ils trinquent, les yeux de Rodolf restent baissés.

Afin de détendre l'atmosphère, Julien allume une cigarette, observe la décoration du bar qu'il connaît très bien.

- Tu ne fumes pas ?
- Non, balbutia Rodolf.

L'alcool aidant, Rodolf prend de l'assurance et se confie peu à peu. Assez mal à l'aise, il annonce son anniversaire très prochainement, qu'il fêtera ses vingt-cinq ans à Bonn, chez ses parents. Son petit logement n'est pas très loin d'ici.

- Moi, j'ai eu vingt-quatre ans en janvier dernier. Je m'en vais demain à Strasbourg chez mes parents. On peut se revoir lundi ?
- Oui, répond Rodolf.

Ils sortent du café, chacun de son côté.

Pour le moins équivoque de son triomphe, Julien est satisfait de cette nouvelle camaraderie, regagne son appartement et attendra lundi. Il a du mal à discerner Rodolf. Discerner la vérité de l'erreur. Situation inconnue pour Julien.

Je ne connais pas ce garçon. Je suis attiré par lui, par je ne sais quoi...

Comment définir cette rencontre ?

Autant de questions dans la petite tête de Julien que de nuages dans un ciel d'automne.

Autant de questions qu'il pourra peut-être élucider dimanche à Strasbourg, chez ses parents.

Une dialectique éphémère ne pouvait pas rendre Julien si songeur et à la fois heureux. Julien est envoûté par Rodolf. Un break dans le berceau familial ne peut être que bénéfique.

Un dimanche assez ensoleillé, bien que très froid à Strasbourg, en ce début de saison.

Tout semble toujours plus beau quand le soleil paraît.

Julien arrive dans la rue de l'étude notariale de ses parents. Habillé chaudement, il a hâte de se dévêtir et de se réchauffer devant la cheminée du salon si douillet. Pièce très agréablement arrangée par sa mère.

La lumière de la plaque dorée « Maître Haustern » réfléchit par le soleil sur un bouton métallique de sa gabardine. Un reflet bien incomparable au scintillement des yeux illuminés de Julien quand la joie l'empare.

Il entre, sa mère l'accueille très chaleureusement, comme une mère avec un fils unique. Un fils unique qu'elle voit seulement trois fois par mois.

- Papa est là ?
- Il termine à l'étude avec son client.
- Le dimanche ?

– Oui, un client sans rendez-vous ! Comme tu le sais, l'inconvenient d'habiter sur place.

– Oui, mais le dimanche !

– Une succession difficile...

– Comment va-t-il ?

– Très préoccupé...

Julien et sa mère passent au salon. Julien se met à l'aise et lui parle un peu de son travail en attendant le paternel, qui ne tarda point à les rejoindre.

Un grand monsieur brun avec des sourcils noirs épais et souvent froncés.

– Salut fiston !

– Tu as fini ?

– Oui tranquille, j'espère au moins jusqu'à demain matin. Tu restes pour la journée ?

– Oui, je repars dans l'après-midi. Le temps de trajet me bouffe une bonne partie de ma semaine anglaise.

– Le temps à Sarrebourg ?

– Le même qu'ici.

– Ton travail ?

– Ha ! De nouvelles créations assez torsadées, plus branchées sur les vases.

– Vases colorés ?

– Assez, presque autant que celui que j'ai cassé cette semaine.

– Cassé ?

– Oui, très maladroitement, j'avoue...

– Retenu sur ton salaire ? lui demande sa mère.

– Non ! J'ai compensé par un petit temps de travail supplémentaire. Rien de grave, rassure-toi !

– On passe à table ?

– Oui, nous finissons notre verre, répondent en même temps les deux hommes de la maison.

La maman de Julien est une maîtresse femme. Ses qualités de cuisinière sont égales à celle d'une femme d'intérieur et son amabilité est très appréciée par la clientèle de l'étude notariale.

La table de la salle à manger est arrangée comme une salle de restaurant de luxe. Les serviettes sont minutieusement roulées dans les verres. Les porte-couteaux en argent illuminent avec les couverts la table de famille du dimanche.

Julien et son père prennent place face à face, maman sert l'entrée.

Monsieur Haustern semble soucieux. Julien le sent et lui demande ce qui le préoccupe.

– Quelque chose ne va pas, Pa ?

– Un peu débordé par des clients allemands pressés de vendre. Des biens frontaliers, mais en Allemagne ! Ce qui n'est pas évident pour moi.

– Pourquoi ?

– En excluant le côté inaliénable des biens et surtout le côté pratique, il se trouve que ces nouveaux clients sont juifs.

– Ha bon ! Où est le problème ? lui demande Julien.

– Battu aux élections de 1932, Adolf Hitler a recueilli beaucoup de voix. Jusque-là rien de trop inquiétant. Il dissout le parlement en 1933, quand il fut appelé à la chancellerie par Hindenburg. Là aussi, rien de trop inquiétant. Son talent oratoire l'a mené à cumuler depuis un an, la présidence du Reich et de la chancellerie. Il développe des idées fort simplistes, en particulier la supériorité de la race allemande. D'une manière générale, la race blanche, blonde, pure. Ce qu'il appelle communément la race aryenne.

– Oui, mais quel rapport avec les Juifs ?

Les entrées servies, la mère écoute sans relever la parole.

– J'y viens. Son immense orgueil, son ambition frénétique se traduisent dans sa doctrine : le national-socialisme. Depuis l'arrivée au pouvoir du régime nazi, il a organisé une police d'État : la Gestapo. Des rumeurs arrivent jusqu'à mon étude. Sa haine des Juifs pousse certains avertis à fuir l'Allemagne. D'où

cette montée de ma clientèle. Je crains de ne pas pouvoir être assez efficace dans le temps et de me retrouver avec ces biens sur les bras. De me retrouver aussi impliqué dans des affaires délicates.

– Pa ! Tu noircis les choses, non ?

– Je voudrais bien... La propagande d'Hitler donne à l'immense majorité de la population, une confiance illimitée en lui, en ce nouveau chef et de l'avenir qu'il prépare. Il divise pour mieux régner en Europe... C'est à craindre ! Je suis assez effrayé.

– Bof ! On verra bien !

Madame Haustern débarrasse les assiettes et ils attaquent le poulet du dimanche. Poulet bien doré, juteux, entouré par de belles pommes de terre. Un plat bien garni.

Julien s'en lèche les babines.

La conversation, entre guillemets, politique et des affaires commerciales de l'étude a pris court.

La mère de Julien parle de ses plantations de printemps. Une nouvelle espèce de géraniums venue de Bavière, appelée « rois du balcon ».

Elle pense fleurir les ouvertures de l'étage, puis les pièces du bas. Précisément les fenêtres de l'étude.

Julien, soudainement, pense au lendemain. Il reverra Rodolf.

Ils prennent tous les trois le café. Julien se hâte, car il doit repartir chez lui à Sarrebourg. Il embrasse ses parents. Il part enchanté de sa journée passée en famille, sans penser un instant à la conversation qu'il a eue avec son père.

Le lundi fut une journée tout à fait ordinaire, sans envergure. La passion de Julien pour son travail est en « quarantaine ». Son esprit est orienté sur la fin de journée.

Rodolf sera-t-il là à l'attendre ?

Il ne se souvient pas lui avoir donné rencard.